

Christophe HACKETT

SUR LES TRACES

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-8479-5

© Christophe HACKETT

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du
contenu de ce livre.

A mes trois fils, Pierre-Antoine, Charles et Arthur.

*Avec mes remerciements à Claude Pierre,
pour son indéfectible amitié.*

LIVRE PREMIER

Chapitre I

Paris la magicienne.

J'étais de retour dans la capitale depuis déjà dix-huit mois. Ce dimanche matin, comme d'habitude, j'étais allé courir le long des quais de Seine, et dans les jardins des Tuileries. Il faisait encore doux et beau en cette journée de début octobre : mélancolie des automnes, quand l'été veut se survivre.

Après m'être douché dans l'appartement que j'occupais rue de la Montagne Sainte Geneviève, je ressortis avec l'idée saugrenue de briser ma solitude en allant me restaurer au milieu d'inconnus. J'envisageai en premier lieu de me diriger vers la place Saint André des Arts, pour savourer chez « Clément » un plateau de fruits de mer, mais curieusement, je choisis de remonter la rue en direction du Panthéon, sans idée précise de l'endroit où j'irais déjeuner. C'est là un des aspects prodigieux de Paris : le sentiment enivrant de liberté et d'émerveillement perpétuel que peut procurer l'errance dans cette ville. Il était aux alentours de treize heures et mon footing m'avait singulièrement ouvert l'appétit. Aussi lorsque je passai devant la façade vert foncé

du restaurant « Gaudeamus », avec ses larges ouvertures vitrées donnant sur une salle aux murs en pierres apparentes, je fus séduit par ce cadre à la fois simple et chaleureux, la perspective de pouvoir me rassasier rapidement, et le nom singulier et sympathique de l'endroit.

C'est un restaurant russe, dont la qualité de l'accueil réside en un subtil mélange de convivialité et de discrétion assuré par la propriétaire, une femme brune aux yeux bleus, élégante, d'une cinquantaine d'années.

Je commençai à savourer un bortsch, et essayai d'échapper à la mélancolie en observant les clients attablés. En face de moi, un couple d'une vingtaine d'années ; lui, élancé, les cheveux bruns mi longs savamment décoiffés, très « romantique » avec son côté Louis Garrel prononcé. Elle, superbe jeune femme blonde aux yeux verts, fine et racée. Ce devait être des étudiants. Leurs doigts se frôlaient régulièrement, leurs regards, leurs visages, leurs corps se souriaient. Il émanait d'eux un tel bonheur, un tel amour, que j'en fus transpercé. Il n'est de pire jour que le dimanche lorsque l'on est seul, même à Paris.

Pour fuir cette souffrance qu'ils m'avaient à leur insu infligée, je détournai mon attention vers une autre table, où cinq personnes, deux hommes et trois femmes, la jeune soixantaine, manifestement d'origine américaine d'après leur accent, s'entretenaient en anglais. Des bribes de conversation que je pus dérober, je compris qu'ils évoquaient Hemingway, qui avait habité et travaillé dans le quartier dans les années 1920. Il avait résidé notamment au 74, rue du Cardinal Lemoine, à proximité, et au 113, rue Notre Dame des Champs, pas très loin de la Closerie des Lilas. Je perçus dans leurs propos qu'ils parlaient de A movable feast (Paris est une fête), récit dans lequel

Hemingway retrace cette période de sa vie à Paris. Ces américains étaient probablement en « pèlerinage » sur les traces du grand auteur - c'est un phénomène assez fréquent dans le quartier-.

Je dégustais le plat principal, un dolma (choux farci avec du riz, de la viande, et de subtils épices), lorsqu'ils pénétrèrent dans le restaurant. Je ne les vis pas entrer. Ce fût sa voix, que je connaissais, qui attira mon attention. Je levai les yeux de mon assiette et les aperçus dans l'embrasement de la porte. Je le reconnus aussitôt, en dépit des années qui avaient creusé quelques sillons sur son visage. Il était toujours très brun -se teignait-il ?-, ses cheveux étaient frisés et mi- longs, comme du temps de notre jeunesse, ses yeux noirs possédaient toujours ce regard profond, vif et rieur. Il avait conservé sa ligne, mince et élancée. Si ce n'étaient ces quelques rides sur le front et au coin des yeux, Xavier Mayer, mon ami d'enfance, était resté tel que je l'avais connu. Il ne me vit pas. Si son regard s'était porté sur moi, il ne m'aurait probablement pas reconnu. Nous ne nous étions pas revus depuis vingt-cinq ans au moins ; mes tempes étaient argentées, je portais de façon permanente, depuis mon séjour au Sénégal, une barbe et une moustache toujours taillées courtes. Si nos yeux s'étaient croisés, peut-être...

Cette vision inattendue provoqua en moi un sentiment mêlé d'étonnement et d'agréable surprise, qui dura un très court instant, car lorsqu'il se déplaça sur la gauche, en direction de la table que lui désignait la maîtresse des lieux, je découvris la personne qui l'accompagnait.

Aussitôt, mon cœur se mit à battre la chamade, je sentis mon estomac se nouer, je fus pris d'une sorte de vertige. Je pensai m'évanouir. Ayant repris mes esprits, j'embrassai

d'un regard circulaire les tables avoisinantes, car je craignais que mon trouble n'ait été remarqué, mais personne ne m'observait. En revanche je surpris l'un des deux américains en train de regarder à la dérobée la nouvelle arrivante, et je ne pus l'en blâmer.

La femme qui venait d'entrer possédait des traits d'une beauté absolue. Sa peau couleur café au lait, son visage aux traits fins, posé sur un cou interminable, ses lèvres charnues remarquablement dessinées s'ouvrant sur des dents d'une blancheur immaculée, son nez long et fin, ses yeux en amande dont l'iris était teinté de violet, son corps de liane, tout concourrait chez elle à capter l'attention. Elle devait avoir une quarantaine d'années.

Et ressemblait de façon époustouflante, sans en être le parfait sosie, à Ashley.

Si Xavier avait été seul, je l'aurais certainement abordé, et nos retrouvailles, ponctuées de longues effusions et embrassades, auraient été formidables. La soirée se serait poursuivie jusqu'au petit matin, dans les effluves d'alcool et les volutes de fumée de cigares. Vingt-cinq années – la moitié de notre vie, toute notre vie d'adulte-, à retracer. Mon frère Xavier.

Mais le choc émotionnel qu'avait fait naître en moi la vue de sa compagne ne m'aurait pas permis de gérer sereinement la situation. Mon trouble eut été par trop évident, et il m'eut été impossible de fournir une explication cohérente à mon comportement, sans aborder les dernières années écoulées, ce dont je me sentais incapable ce soir-là.

Je fis « trainer » mon repas, pour ne pas avoir à partir avant eux. Il s'était imposé à moi comme une évidence que j'allais les suivre discrètement jusqu'à chez eux.

J'avais du mal à canaliser mes pensées, qui s'entrechoquaient, s'emmêlaient. Xavier, sa compagne, Ashley, moi. Fontainebleau, Paris, Dakar, Conakry, les images revenaient, fusaient, désordonnées, créant en moi un état de confusion mentale.

Désireux de reprendre le contrôle de la situation, en pensant à tout autre chose, je tentai de me concentrer sur le film que j'avais vu la veille, au Cinéma du Panthéon, rue Victor Cousin. Il s'agissait de Two lovers, une réalisation de James Gray, que j'avais adoré. Doté d'une très belle distribution (Joaquin Phoenix, Gwyneth Paltrow, Vinessa Shaw, et l'inoubliable Isabella Rossellini), l'action se situait à notre époque dans le milieu juif new yorkais. Le personnage principal hésitait entre son destin -épouser la femme que ses parents lui avaient choisi-, et écouter ses sentiments pour sa nouvelle voisine, dont il était tombé éperdument amoureux.

Ce film à l'ambiance torturée, toute en retenue, interprété magistralement avec une grande justesse par chacun des acteurs m'avait enthousiasmé, mais n'avait pas contribué à atténuer la mélancolie qui m'habitait depuis dix-huit mois.

J'ai développé cette passion pour le cinéma dans mon adolescence. Le vendredi et le dimanche soir, je regardais les séances du « ciné-club » diffusées à la télévision en deuxième partie de soirée. J'y ai vu et revu des centaines d'œuvres. Le film qui m'avait le plus marqué à cette époque était Psycho, d'Alfred Hitchcock, avec Anthony Perkins et Janet Leigh. J'ai conservé à l'esprit, encore aujourd'hui, cette scène effrayante de l'interminable ascension d'un

escalier. J'étais à la fois fasciné et épouvanté par cette séquence. Je la reproduisais à l'envie pour l'excitation qu'elle me procurait, en montant le soir l'escalier de mon immeuble, sans allumer la lumière pour rester dans le noir, les yeux mi-clos.

Lorsque je vis qu'ils avaient leur dessert sur la table, je réglai mon addition, et sirotai un « Lagavulin », en attendant de les prendre en filature dès lors qu'ils quitteraient le restaurant. J'avais mauvaise conscience de m'immiscer ainsi dans leur vie privée sans y être invité, mais j'étais désorienté par le bouleversement qui résultait de ces étonnantes et fortuites « retrouvailles ».

Ils se dirigèrent sur leur gauche en sortant de l'établissement, en direction du Panthéon, et s'engagèrent dans la rue Saint Etienne du Mont. Dans le cadre de ma profession, j'avais été amené à effectuer parfois quelques surveillances et filatures. La rue dans laquelle ils venaient de s'engager étant particulièrement étroite, je m'arrêtai quelques instants pour allumer une cigarette, afin de les laisser prendre un peu d'avance. La douceur du tabac de Virginie se mêla délicieusement à la saveur tourbée du whisky que je venais de déguster. Au bout de la voie, je les vis tourner à droite dans la rue Descartes ; j'accélérai l'allure, car je venais de perdre le contact visuel. Ils s'engagèrent dans la rue Mouffetard, puis, Place de la Contrescarpe, tournèrent dans la rue Lacépède, et pénétrèrent dans un immeuble. A aucun moment ils ne s'étaient retournés. J'avançai jusqu'à la porte. Il y avait un digicode, et des noms avec un interphone : celui de mon ami figurait parmi eux.

Je rebroussai chemin, m'attablai à la terrasse du Bar de la Contrescarpe, et tentai de mettre de l'ordre dans mes

idées : je venais de revoir mon grand ami d'enfance et la femme qui l'accompagnait ressemblait de façon saisissante à Ashley. Le passé venait de ressurgir, proche et lointain à la fois, troublant et douloureux

Je rentrai chez moi perplexe, décontenancé, ressentant intuitivement le danger que présentait cette rencontre.

Et avec le sentiment qu'un verrou venait de s'entrouvrir au plus profond de mon âme.

Chapitre II

Je m'appelle Henry Adams. Je suis né le 21 avril 1960, à Fontainebleau, fils d'Isabelle Rouhart, professeur de lettres classiques au lycée François 1^{er}, et de Jewell Adams, capitaine de l'armée de terre des Etats-Unis d'Amérique, affecté à l'état-major des forces alliées pour l'Europe centrale, stationné dans cette ville.

L'organisation du traité pour l'atlantique nord (OTAN) qui avait vu le jour en 1949, avait pour but de regrouper et articuler les forces militaires occidentales, afin de contrer une éventuelle attaque des puissances du bloc communiste, regroupées au sein du pacte de Varsovie. Du côté de l'OTAN, trois états-majors avaient été créés : l'un à Oslo, pour les forces du nord de l'Europe, un à Milan pour le sud, et enfin le dernier à Fontainebleau pour la partie centrale.

C'est ainsi que cette ville, au passé historique déjà riche, vit ses rues se peupler de blonds GI's aux yeux bleus, aux sourires charmeurs et aux dollars bienvenus. Les années cinquante en France étaient synonymes pour la population de privation. La fin de la guerre n'avait pas sonné la fin des pénuries, et les biens de consommation élémentaires manquaient cruellement. De nombreuses villes avaient été détruites, et l'effort portait avant tout sur la reconstruction.

Les militaires américains, avec les moyens formidables dont ils disposaient, faisaient à la fois figure de héros et d'extra-terrestres. Ils avaient importé avec eux leur art de vivre, et la mode s'inspirait alors de « l'American way of life », y compris dans ses aspects les plus abjects, puisqu' une dizaine de jours avant ma naissance eut lieu le premier enlèvement d'enfant (kidnapping) avec demande de rançon. Le petit Eric Peugeot (futur héritier de l'empire du même nom), âgé de quatre ans fut enlevé sous les yeux de son frère, et libéré deux jours plus tard, après que Roland Peugeot, son père, eut remis une importante rançon aux ravisseurs. Cette affaire fit grand bruit à l'époque, tant cela paraissait inconcevable qu'un tel événement put se dérouler en France.

Ma mère, jeune agrégée de lettres classiques avait 29 ans lorsqu'elle rencontra mon père. Professeur au lycée de la ville, elle avait été bercée dans son adolescence au rythme des romans de Stendhal, et vivait dans un monde virtuel et romantique. Brune aux yeux de jais, mince et élancée, c'était incontestablement une très belle femme.

Il émanait d'elle une grâce et une distinction qu'elle mettait en valeur par le choix de vêtements d'une rare élégance. C'était un pur esprit, et les contingences matérielles lui étaient assez étrangères. Elle manifestait un mépris affiché pour tout ce qui avait trait à l'argent. Par le biais d'une garde-robe et de coiffures toujours à la mode, elle entretenait avec succès une ressemblance assez frappante avec une actrice américaine en vogue à l'époque, Audrey Hepburn. Il est sans dire que plus d'un homme se retournait sur son passage.

Mon père rencontra ma mère lors d'une visite au musée du château. Sa blondeur, ses yeux d'un bleu translucide, sa carrure athlétique, son sourire lumineux, son bel uniforme et son accent américain la firent fondre aussitôt.

Jusqu'à présent, elle était célibataire - elle avait bien eu quelques amourettes à priori platoniques- même si le nombre de ses prétendants, notamment au lycée où enseignants et élèves se disputaient un regard d'elle, ne cessait de croître. Mais ma mère, avec son côté un peu rebelle (dont je crois avoir hérité en partie), et le romantisme exacerbé qui entourait sa vie, n'aurait pu se contenter d'une existence banale. Aussi lorsque le capitaine Jewell Adams, séduisant officier d'outre atlantique, lui proposa de l'accompagner à Paris afin de lui servir de guide pour visiter la capitale, elle ne put qu'accéder à sa requête. Par un bel après-midi de la fin du mois de juillet 1959, il l'enleva dans une longue limousine américaine, et ils séjournèrent une semaine dans la ville enchantée.

Ma mère m'a raconté, lorsqu'il nous arrivait d'évoquer ses souvenirs –assez rarement il est vrai-, qu'ils logèrent dans un petit hôtel à Saint Germain des Prés, et qu'ils s'aimèrent, tout simplement, et jouirent de la vie insouciant qui s'offrait à eux.

Si les jeunes gens de l'après première guerre mondiale furent baptisés « la génération perdue », ceux des années cinquante auraient pu hériter du surnom de « génération privation ». Privation de nourriture, de confort et de liberté. D'où cette intense et inextinguible soif de vivre, de s'amuser et de s'aimer pour tourner la page de ses années grises.

Neuf mois après cet intermède parisien, je naquis dans une petite clinique privée de Fontainebleau.

La vie ne fut pas simple pour ma mère, car mes parents ne s'étaient pas mariés, et il était tout à fait inconvenant d'être mère célibataire à cette époque, à plus forte raison dans une petite ville de province. Elevée dans la religion catholique - elle était croyante et pratiquante-, elle fut donc au début écartelée par cette situation de péché culpabilisant découlant de son éducation judéo-chrétienne. Elle vécut les premiers mois tiraillée entre ce « statut de la honte », et ce bonheur immense qu'elle partageait avec son bel amoureux. Elle n'avait pas osé annoncer sa grossesse à ses parents, et jamais je ne les connus car ils décédèrent peu après ma naissance. Il lui fallut donc affronter les regards chargés d'opprobre de la petite bourgeoisie provinciale, amplifiés par la jalousie qu'elle suscitait tant elle était belle et libre. Ce qui la sauva probablement de cette mesquinerie bien compréhensible compte tenu de l'époque, fut la formidable réputation dont elle bénéficiait en tant qu'enseignante. Elle était adulée de ses élèves, quelque fut leur niveau culturel et social, tant elle savait captiver leur attention, tant elle savait transmettre avec une simplicité naturelle l'étendue de ses vastes connaissances. L'image que j'ai d'elle en tant que professeur se rapproche du personnage dont le rôle est tenu par Robin Williams dans le film Le cercle des poètes disparus, l'excentricité en moins, encore qu'elle ait pu être fantasque à ses heures. Une de mes collègues de travail, qui avait été l'une de ses élèves trente ans auparavant, m'a relaté il y a quelques mois cette relation exceptionnelle, quasi fusionnelle, qu'elle savait instaurer au sein de ses classes. Après toutes ces années, elle s'en souvenait encore. Et je me rappelle que lorsque j'étais adolescent, nos week-ends étaient ponctués des visites de ses disciples qui venaient « échanger » et profiter, hors contexte scolaire,

d'une préparation plus approfondie pour affronter les épreuves à venir du baccalauréat.

Aussi ma mère, avec la force d'esprit qui la caractérisait, reprit vite le dessus. Je possède un album photo de mon enfance, par elle préfacé ; de son écriture fine et élégante, à l'encre bleue, elle a couché ces phrases extraites du Bonheur fou, de Jean Giono :

- « - Pouvons-nous parler d'amour, maman ?
- De quoi donc crois-tu que nous avons parlé depuis que tu es né, mon petit ? »

Quelles images ai-je conservé des sept premières années de ma vie ? Nous habitions ma mère et moi rue de Fleury, au deuxième et dernier étage d'un petit immeuble récent. Il y avait trois pièces (un salon et deux chambres), assez spacieuses, tout en parquet, et une vaste cuisine bien éclairée. C'était un endroit à la fois fonctionnel, confortable et douillet, équipé d'un mobilier moderne, c'est-à-dire de style années soixante.

Mon père n'habitait pas à demeure chez nous, mais ce ne fut que plus tard que je compris le caractère singulier de cette situation, puisque je ne connaissais que ce mode de vie.

Je suppose que ma mère a toujours cru ou voulu croire que son bel amoureux l'épouserait.

Il pouvait passer la soirée et dormir chez nous plusieurs soirs de suite, puis disparaître quelques jours sans se manifester. Peut-être était-ce lié à ses fonctions. Je lui vouais une admiration et une adoration sans bornes. Ses chaussures, ou ses bottes selon qu'il venait en uniforme ou

en treillis, étaient toujours impeccablement cirées et luisaient. Je me souviens de la boucle de son ceinturon légèrement bombée, qui me renvoyait l'image déformée de mon visage, et cela me faisait rire aux éclats. Je me rappelle son pistolet – un colt 45 je crois-, qu'il me laissait prendre dans mes mains ; j'avais toutes les peines du monde à le soulever, mais comme j'étais fier et heureux ! Il me revient le souvenir de ma première cigarette, à l'âge de six ans. Je l'avais dérobée dans son paquet oublié sur la table basse du salon. C'était un paquet blanc, avec en son centre un large cercle rouge, lui-même entouré d'anneaux blanc, gris et noir. Au milieu du cercle rouge, figurait en lettres majuscules noires l'inscription « LUCKY STRIKE ». J'avais allumé cette cigarette avec le briquet argenté de marque Ronson de mon père. Mais comme j'en étais à mon premier essai, et que la flamme était réglée trop haute, je me suis brûlé le bout du nez. Entre l'odeur et l'aspect bruni de mon appendice nasal, mon forfait fut aussitôt découvert, malgré mes véhémentes dénégations. Mais je ne fus pas puni, car mes parents trouvèrent cela fort drôle.

Mon père m'apprit à jouer aux échecs à cinq ans. J'aimais bien manipuler les pièces en bois, noires et de couleur hêtre. Le plateau était composé de cases rouges et noires. J'affectionnais plus particulièrement le cavalier (déjà !), et le fou qui pouvait traverser en diagonale toute la scène. Je chérissais ces instants précieux où nous étions seuls tous les deux, « entre hommes », et où nous conversions en franglais. Il m'appelait d'ailleurs son « petit homme » (little man).

Il me témoignait gentillesse et affection, mais je sentais qu'il demeurait entre nous une distance que j'aurais tant aimé abolir. Il me touchait rarement, et j'étais

indéniablement en manque de « câlins ». Mais j'étais un homme, n'est-ce pas ? D'évidence je jalousais quelque peu ma mère, qui elle n'était pas en reste de baisers et tendres cajoleries.

Mon père nous rapportait de l'économat aux armées des plats américains tout préparés à l'avance, sur des plateaux en aluminium préformés. Chaque met, de l'entrée au dessert, y était placé dans un compartiment individuel. C'était inimaginable pour l'époque et le lieu. Ma mère et moi dégustions ces plats dans une atmosphère quasi religieuse.

Nous écoutions des disques des Platters sur un « pick-up » inséré dans un meuble bas en bois de couleur acajou. On pouvait en empiler plusieurs les uns sur les autres, et ils se mettaient en place chacun à leur tour, le bras armé d'un diamant se retirant automatiquement pour laisser le disque suivant se positionner. Je pouvais rester des heures à contempler le spectacle du mécanisme.

Une des images les plus reculées de mon enfance (j'avais trois ans et demi), et qui demeurera à jamais gravée en moi, est celle de mon père, le visage baigné de larmes. Lorsque j'évoquais ce souvenir, bien des années plus tard, ma mère m'expliqua que ce jour-là, le président des Etats-Unis avait été assassiné.

Nous étions heureux, je crois.

J'étais scolarisé à l'école primaire internationale Léonard de Vinci, avenue de Verdun. Une partie de l'enseignement y était dispensé en langue anglaise. Je faisais figure de vedette auprès de mes camarades, que j'approvisionnais en chewing gum, friandise des plus recherchées. Mais mon heure de

gloire, c'était le samedi matin, lorsque mon père venait parfois me chercher à la sortie de l'école, dans sa limousine décapotable, et que je m'installais à l'avant sous l'œil envieux de mes camarades.

C'est dans cette école que je fis la connaissance de Xavier Mayer qui devait remplacer le frère que je n'ai jamais eu.

Le dimanche, nous allions nous promener dans les jardins du château. Mon père s'habillait en civil ce jour-là. Il était d'une rare élégance, dans ses costumes aux teintes claires, et ses fines cravates. Ma mère et lui formaient un couple éblouissant. Nous donnions l'image d'une très belle famille.

Il y avait un loueur de chevaux à pédales dans les jardins. L'équipage était composé d'une sorte de sulky à deux roues, sur lequel on prenait place. Il était relié à l'avant à un superbe coursier, reposant sur une roue pivotante, et l'on dirigeait l'attelage à l'aide de brides. L'ensemble était mu par un système de pédalier. Je me serais damné pour pouvoir en faire un tour, et il n'existait pas pire sanction que de me priver de ma séance hebdomadaire d'équitation. Ma vocation future pour la cavalerie remonte probablement à cette période de ma vie.

Je possède de très belles photos en noir et blanc de ces dimanches de bonheur. Assez curieusement -mais l'était-ce vraiment ?-, ces souvenirs nous montraient seuls ou ensemble, à l'exception d'une seule configuration : il n'en existe pas (ou plus) de mon père et moi tous les deux.

Il est un autre homme auquel je voue une profonde admiration : il s'agit du général de Gaulle. Or il fut l'artisan de mon malheur, car il prit en 1966 la décision de soustraire la France de l'OTAN, et exigea que toutes les forces alliées se retirent du territoire national.

Mon père quitta Fontainebleau en mai 1967.

Il n'y eut pas de scène d'adieux déchirante. Je ne sais ce dont ils étaient convenus entre adultes.

Un matin, il partit comme d'habitude, dans son si bel uniforme.

De façon inusuelle, ma mère ne l'avait pas accompagné jusqu'au seuil de l'appartement. Je l'observai par la fenêtre du salon, assis au volant de sa voiture. Ayant levé les yeux vers notre logement, il m'aperçut, me gratifia de son large sourire et me fit un signe de la main.

La voiture démarra, disparut au coin de la rue, et je ne le revis jamais.

Ma mère n'a jamais vécu avec un autre homme. Elle a dû espérer son retour pendant des mois et des années. Ce fut le seul grand amour de sa vie, comme dans ces romans du dix-neuvième siècle qu'elle affectionnait tant. Elle s'est peu à peu repliée dans son monde, et nous n'avons plus jamais parlé du capitaine Jewell Adams, à l'exception de très rares occasions. Pas par lâcheté, mais par pudeur et par respect pour la souffrance de l'autre.

Nous avons pris notre rythme de vie à deux. Maman dormait peu, lisait considérablement (un ouvrage par nuit), et en dépit de cette absence cruelle, nous finîmes par retrouver un semblant de bonheur.

Chapitre III

Pendant toute mon enfance et mon adolescence à Fontainebleau, j'eus pour meilleur ami et confident Xavier Mayer. Né la même année que moi, il était arrivé dans la ville en 1962, à la suite de l'indépendance de l'Algérie. Ses parents, propriétaires d'une librairie à Alger, avaient dû tout abandonner, et s'étaient installés rue de la Paroisse, où ils avaient développé une activité identique.

Nous avions déjà cela en commun, Xavier et moi, que nos destins avaient été scellés par le grand Charles.

Nous avions sympathisé dès l'école primaire. Le jeudi après-midi, dès que nous fûmes autorisés à sortir seuls, nous nous rendions à la librairie de ses parents, et passions des heures à feuilleter, qui des bandes dessinées, qui des romans de chevalerie (j'avais dévoré dans le magasin La légende de Guillaume d'Orange), qui des ouvrages historiques. Vers 16H00, immanquablement, ma mère téléphonait au magasin pour s'assurer que nous étions bien là. Nous rejoignons alors mon domicile, où nous attendait un goûter préparé avec amour, et nous regardions à la télévision l'épisode hebdomadaire de « Zorro » sur le téléviseur (cadeau de départ ?) que mon père nous avait offert.

Au mois de juin, il y avait une grande braderie dans les rues de la ville. Alors Xavier et moi nous transformions en vendeurs d'un jour devant la librairie, pour aider ses parents, et j'étais gratifié en fin de journée de tombereaux d'ouvrages pour salaire de ma peine. Xavier avait une sœur, Hélène, de deux ans notre aînée, blonde longiligne aux yeux noisettes, dont j'étais secrètement et éperdument amoureux (bien évidemment, nul n'ignorait mon émoi).

Après le départ de mon père, maman s'était un peu repliée sur elle-même, refusant toute sortie sans moi. Je la vis se faner et se flétrir au fil des ans, elle qui avait été si belle. Devenu jeune homme, elle me surnomma affectueusement son « bâton de vieillesse ». Je répugnais donc à la laisser seule le dimanche, même si je mourrais d'envie d'aller rejoindre mon ami... et sa sœur.

Je me débrouillais toujours pour croiser le chemin d'Hélène « par hasard », connaissant par cœur son emploi du temps. J'étais capable de l'attendre des heures, posté sur son trajet, afin d'échanger avec elle quelques phrases d'une banalité affligeante, mais que je ressassais ensuite toute la nuit, comme s'il s'était agi d'échanges amoureux dignes de Roméo et Juliette. Malheureusement, je découvris au prix d'une déchirante souffrance, que notre grande différence d'âge (deux années en ma défaveur), constituait un obstacle insurmontable à cette idylle par moi tant désirée. Xavier en effet m'apprit que sa sœur me trouvait très « sympa », mais beaucoup trop jeune pour elle, et qu'elle me préférerait un jeune homme qui avait dix-sept ans, soit trois ans de plus qu'elle, presque un vieillard ! Je tremblais de rage et d'effroi en imaginant les pensées impures qu'il devait avoir à l'égard de ma dulcinée, alors que mes intentions déclarées étaient platoniques. Ce fut mon premier grand chagrin d'amour, de